**Barbara Cassin**, ***Le bonheur, sa dent, douce à la mort. Autobiographie philosophique***, Fayard, 2020, 243 p

par Claude-Raphaël Samama

 Ce livre proposerait de découvrir une femme philosophe ou une philosophe femme ! Il faudrait insister sur ce point, car ni l’une ni l’autre ne se cachent et voudraient ici se conjoindre, tentative peu courante dans une tradition qui sépare un genre et une activité spécifique. On avait l’un ou l’autre, les deux rarement à ce point confondus, où tiendraient à peine dans la modernité, les exemples de Beauvoir ou Arendt qui n’allèrent pas si loin dans le dévoilement de leur intimité mêlée à cela qui pense. La philosophie faite *femme*, voilà ici la gageure, pour autant qu’une telle identité puisse être reçue sur un terrain aujourd’hui miné de préjugés, de procès à la misogynie, d’atteintes supposée à un genre en cas de commentaire s’écartant d’une idéologie dominante !

 Qu’en est-il alors d’une traversée, d’une saisie *féminine* de la philosophie, ce genre *masculin* par excellence, dans tous les cas historiquement ? Que serait cela qui se revendique, se raconte sans réserve, ni parfois pudeur, se montre, du tout de la vie d’une petite fille, d’une adolescente, d’une femme, d’une mère, d’une amante et d’une épouse, d’un mélange inaccoutumé de discours actifs, de rôles sociaux, de positions prises et à tenir ? Dans ce nouvel opus de Barbarin Cassin, rien n’est caché en effet d’une vie revendiquée atypique, faite d’originalité, de paradoxes, de choix singuliers ou peu académiques, mais aboutie. Par sa richesse d’expériences, son humanité, son élégance, ses parcours à la marge ou alors pleinement institués ! Certes il s’agit d’une autobiographie, mais où tout se mélange, se trame intellectuellement, s’avoue du familier ou du plus intime. Pour l’intelligence et le trouble du lecteur !

 Les philosophes prendront grand plaisir à suivre un itinéraire à contre courant, non conformiste et subtil, entre une forte allégeance philologique à la langue grecque, fondatrice et rémanente et une construction philosophique paradoxale et renversante, à tous les sens du terme. Triomphent ici la sophistique contre la logique, la *metis –* cette ruseulyssienne et homérique – contre le règne des essences, de l’idéalisme classique ou de l’universalisme moral kantien. On ne gardera pas ou peu ces derniers principes, considérés comme repoussoirs, à honnir ou, dans tous les cas, minorer. Au nom du langage créateur de la vie, elle nulle part prévisible ou rationnelle, pourvoyeuse des synthèses inédites, des inventions non écrites encore, où se voudrait tout avenir.

 Une « *philosophie-femme* » disions-nous. Oui, plus que jamais et pourquoi pas ? Où viennent le cœur et le ventre, l’esprit et sa souplesse, le désir et l’amour. Toutes les formes de ce dernier, celles peut-être que seule la femme peut donner ! Et dès lors, comment s’en tenir en effet à la seule raison occidentale, au seul héritage platonicien de l’idée éthérée, à la seule maitrise du cogito cartésien sous le regard d’un Dieu et son incommensurable mesure ou encore, le genre masculin à leur tête, aux mêmes idées enflammées d’Histoire ou de supposé « absolu » chez un Hegel dialectique plus tard à sa manière. On nous prône en regard le sophiste Gorgias, Homère et son génie métaphorique devenant paradigme, la rhétorique triomphante, un logos entreprenant, le passage plutôt que l’état, les langues différentielles et génératrices de modes spécifiques de penser, les traductions des langues entre elles et dès lors d’autres vérités !

 On ne peut quitter ce livre sincère et passionnant sans parler de généalogie, celle de l’histoire de la philosophie, relue donc d’une certaine manière, autant que celle familiale et patrimoniale de l’auteure. On retiendra la profonde boutade lancée à Cerisy par Jean-François Lyotard à la mémorialiste : «  Toi, tu t’occupes des Grecs pour ne pas t’occuper des Juifs. » p. 207. Le commentaire prendrait ici trop de place, si même la problématique de la judéité de Barbara Cassin revient de manière récurrente dans son récit et y tient une forte place. Celui de son attentif lecteur serait bien trop long s’il fallait faire écho sur cette question à ce qui n’est pas une religion, mais une « condition ». A. Memmi, dans son livre *Portrait d’un juif,* dit que s’abstraire de sa judéité ou vouloir la *nier* – ce qui ne semble pas être le cas de Cassin, qui l’assume à sa façon – c’est comme « s’arracher la peau ». Un autre penseur de la même génération R. Misrahi dit qu’être juif c’est pouvoir potentiellement « être assassiné », dans sa *Condition réflexive de la condition juive.* A plusieurs reprises, au cours d’une existence, à la fois studieuse et aventurée, multiplement bohême et bourgeoise dans le même temps – par un statut social et diverses filiations –, l’auteure ne cache pas les blessures que l’antisémitisme a pu infliger à la chair et l’esprit d’une femme, d’une mère, d’une intellectuelle et combien il lui a fallu évidemment dépasser ce mal pour rester libre et servir. Philosopher entre les juifs et les grecs n’a certes jamais été chose facile. On lira aussi dans ce livre rare les rencontres équivoques avec un Heidegger, un Char, un Lacan et bien d’autres évidemment, de la Sorbonne ou d’ailleurs.

 L’ouvrage s’achève sur la mort des plus proches, leur départ douloureux mais heureux, le triomphe de ce qui s’est pu ou se rappelle d’une existence aimée, de vies dont on a retenu le meilleur qui s’est affirmé d’elles ou ce qui doit s’en dire. Citation : « Il y a la langue et ce qui au plus haut point fait la langue, les sons des poèmes et les sons des voix ». p. 196. Au-delà ou plus loin –  s’il peut garder sa hauteur – cela même s’appelle « poésie », langage des fous, des voyants et des dieux qui, à l’heure de sa plénitude, peut interpeller. Le philosophe dans le ciel parfois brumeux de ses idées ou le politique tordant le réel à sa façon égoïste ou brutale, resteraient tous les deux oublieux des autres pouvoirs du langage, qui peuvent enchanter le monde, le mettre à la bonne distance, le transformer en mieux, le ré-imaginer sous d’autres paroles.

**© Claude-Raphaël Samama - 2021**